



LAURENT DEBAKER

Y manquait
plus que ça !

Kool FM

Acte 1

Éditions Rhéartis

L'arrogance des Mots



Copyright © 2024 Éditions Rhéartis

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur tel que le prévoit le : « Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite" (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle ».

Éditeur : Éditions Rhéartis – 60 Rue François 1^{er} – 75008 Paris (France)

Photographies et illustrations :

© Gettyimages / © UnSplash / © Éléments / © Éditions Rhéartis

ISBN livre : 978-2-7146-0471-2

ISBN ePub / Mobi : 978-2-7146-0472-9

Première impression : 2024 suivi du dépôt légal : 2024-09
Dépôt légal auprès de la Bibliothèque de France (BNF)

Édition Rhéartis
60 Rue François 1^{er} – 75 008 Paris (France)
www.editions-rheartis.fr

Imprimé en France

À propos de l'auteur

Laurent Debaker est né près de Paris en 1968, et c'est dès l'âge de dix ans que la vocation d'animateur de radio lui vient. Après avoir fait ses classes dans de petites radios FM privées et des études en journalisme, il entre à Radio-France sous le pseudonyme de Laurent Mathieu, où il restera pendant près de quinze ans. Cela ne l'empêchera pas de suivre des formations en thérapie, PNL, Reiki ou Ho'oponopono, dans lesquelles il fait carrière depuis 2005. Toute sa vie a été rythmée par l'envie d'apporter du bien-être à ses semblables, et c'est pourquoi il a écrit jusqu'ici un bon nombre d'ouvrages liés à ces sujets.

Mais son autre passion est de faire rire les gens. C'est pourquoi il renoue aujourd'hui avec ses premières amours que sont la radio et la comédie, en vous offrant « Y manquait plus que ça ! », une aventure rocambolesque qui fait du bien, et qui vous donnera le sourire pour longtemps.

*Toute ressemblance avec des personnes
ou des situations existantes,
ou ayant existé, ne serait que pure coïncidence.*

Bla-bla-bla...

À moins que...



La journée avait pourtant bien commencé. Mon émission de radio sur Kool FM s'était déroulée à la perfection, sans un accroc. Je l'avais mitonnée aux petits oignons pendant deux jours et c'est Gaspard, probablement notre meilleur technicien, qui en avait assuré la réalisation. Il n'est pas très causant, Gaspard, mais c'est un amour. Ce type est d'une rare gentillesse. Mais surtout, il est vraiment pro. J'en ai vu des bien pires que lui qui font partir un jingle alors que vous annoncez un reportage, ou une chanson à la place d'une page de publicité, et qui trouvent ça normal. Les aléas du métier, disent-ils. Moi je dirais plutôt « les aléas des SMS que tu envoies, au lieu de garder les yeux et les mains sur ta console de mixage ». De quoi vous rendre hystéro pour la journée.

En revanche nous étions gâtés ce matin, côté standard et assistante. C'est Betty qui était là : 25 ans, bimbo à souhait. Elle, tout ce qui l'intéresse, ce sont ses cheveux, ses fringues et ses ongles. Mais surtout pas ce qu'il se passe à l'antenne ni les auditeurs qui nous appellent. Durant les trois heures d'émission, au lieu de veiller à ce que tout se passe bien, elle a déballé sa panoplie de la « parfaite petite manucure » et s'est verni chaque ongle d'une couleur pailletée différente. Ce ne sont plus des mains qu'elle avait, mais l'arc-en-ciel des Bisounours. Et sa grande ambition dans la vie, c'est de participer à une émission de télé-réalité. Elle, plus tard comme métier, elle veut faire « Kim Kardashian ».

L'avantage de faire une émission de radio le samedi entre 10 h et 13 h, c'est qu'il y a peu de monde qui traîne dans les couloirs et les bureaux. On a une paix royale, et peu nombreux sont ceux qui passent voir l'équipe du week-end et bavarder ou boire le café ignoble que nous gicle à la figure le distributeur de boissons qui doit dater de la création de la radio, il y a 20 ans. Il n'y a que Hugo qui soit passé dire bonjour, alors qu'il faisait son marché dans le coin. Il a entrouvert la porte du studio pendant qu'on diffusait une chanson pour me demander avec insistance si j'allais bien. Je lui ai répondu que « oui ! ». Il avait l'air bizarre, et il a même rajouté « tu es sûre, Léa ? ». C'est là que j'aurais dû me méfier, vu qu'il est le voyant de la station et qu'il anime avec succès une émission de divination tous les après-midis de semaine.

J'aime cette intimité avec une équipe réduite. On a l'impression d'être dans un cocon, dans une bulle à l'abri de l'extérieur. Et puis surtout, il n'y a pas de chefs dans les parages. Ni Françoise, la responsable des programmes qui s'occupe seule de ses trois gamins depuis qu'elle est veuve et qui a d'autres chats à fouetter, et rarement Paul, notre directeur. Et c'est tant mieux, vu le personnage. Cela dit, même s'il n'est pas présent physiquement, cela ne l'empêche pas de nous appeler alors que nous sommes en pleine émission pour nous faire une réflexion désobligeante. Champion du monde de psychologie, le Paulo ! Après, nous sommes dézingués pour tout le restant de l'émission, et à chaque fois que nous ouvrons la bouche devant le micro on se demande s'il ne va pas rappeler pour nous mettre une plus grosse avoine. Il écoute tout ce qu'il se passe sur l'antenne, de 6 h à minuit. Ce n'est pas possible, il a dû se faire greffer une radio dans une dent creuse.

Sitôt que j'eus annoncé le journal de 13 h et que mon micro fut éteint, j'ai détalé comme une lapine de concours. Pas de bla-bla dans les couloirs, ni même le petit débriefing que j'aime bien faire en sortant du studio avec le technicien et

l'assistante-standardiste. Il fallait que je me magne le popotin pour être prête pour la soirée. Franck, l'amour de ma vie, l'homme de la maison, l'artiste de mes rêves, devait assister au vernissage de sa nouvelle exposition de toiles à la galerie Techno-Art, à 18 h 30. Inutile de préciser que je me devais d'y être, prête et apprêtée.

Au menu de l'après-midi : coiffeur, pour me faire faire un chignon banane par ma cousine Béatrice, dont c'est la spécialité. Ses créations en matière de chignons feraient pâlir de jalousie Audrey Hepburn, pour peu qu'elle soit encore en vie. Ma cousine, c'est la reine du peigne, la diva du ciseau. Tiens, c'est la Camille Claudel de la capilliculture !

Puis, maquillage chez mon esthéticienne préférée. Enfin, disons que je la préfère surtout quand elle me maquille pour une occasion spéciale, plutôt que quand elle m'épile les jambes et le maillot. C'est beaucoup plus agréable... pour moi. Mais il y a des fois où je me demande si elle ne prend pas un certain plaisir à tirer comme une folle sur ses bandelettes de cire pour mieux m'entendre crier et me regarder grimacer. À chaque fois que je vais la voir pour un débroussaillage, j'hésite à me munir d'un bâton que je mordrais au moment de l'arrachage pileux pour ne pas hurler.

Dernière étape : passer chez le teinturier pour récupérer ma robe de soirée. Non, non, pas la toute simple. La noire et or au décolleté vertigineux que tous les regards masculins adorent. À 38 ans, je peux encore me permettre de porter des trucs pareils. Ce n'est pas tant que j'avais envie d'attirer les convoitises, car j'ai ce qu'il me faut, mais je voulais plutôt que mon chéri soit fier de sa petite femme. Je savais que cette soirée était importante pour lui, et je voulais lui faire honneur. Alors, j'ai opté pour le pigeonnier Imax – 3D.

17 h 45, arrivée à la maison.

Franck était au téléphone dans son bureau. Le temps d'enfiler mon piège à mecs sans défaire le chignon ni

esquinter le maquillage, et j'étais prête. Fièvre comme un petit banc, j'étais heureuse de me présenter devant lui en tournant sur moi-même comme font toutes les gamines qui se déguisent en princesses, et en accompagnant le mouvement par un « ta-da ! » victorieux. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que le petit régime que je viens de faire était une bonne idée. Sans les trois kilos que je viens de perdre, avec cette robe sur le dos j'aurais ressemblé à une montgolfière dans un préservatif.

Franck me regarda d'un œil distrait, et se contenta d'un pouce levé tel un empereur romain ainsi que d'un « bien » pour toute réponse. Oui, je sais, vous me direz que ce n'était pas très expansif de sa part, et qu'un brin d'enthousiasme eut été de bon aloi après tous mes efforts accomplis. Mais je le connais, mon Francky, et je sais à quel point il était stressé par ce vernissage. Un bon nombre d'invités importants seraient présents, et le devenir de sa carrière dépendait pour beaucoup de certains d'entre eux. Il s'était mis beaucoup de pression sur les épaules en se disant qu'il lui faudrait être à la hauteur durant toute la soirée, et pas uniquement grâce à sa peinture. Les poignées de main, les sourires et les tapes amicales sur l'épaule pèseraient aussi dans la balance. Bref, de quoi avoir une véritable fourmilière dans l'œsophage. En plus, même s'il ne l'avoue pas franchement, je crois qu'il est un peu bipolaire sur les bords. Mais je l'aime tel qu'il est.

« Ta robe, c'est pas un peu too much ? » est à peu près la seule phrase qu'il prononça durant le trajet qui nous amenait à la galerie. Ah si ! Il s'est également énervé après une dame qui ne démarrait pas assez vite à son goût à un feu rouge. Il a fini par se placer à côté d'elle, après avoir baissé sa vitre, pour lui assener : « En plus, t'es moche ! Tu m'entends ? T'es moche ! ».

La pauvre.

Cela dit, ça m'a bien fait rire. Non pas parce que cette

malheureuse femme s'est fait traiter de moche, quoique... mais plutôt pour le ton et la tête que Franck a employés pour le lui dire. C'est vrai que j'ai un petit côté moqueur et je n'en suis pas toujours fière, mais comparée à mon mâle alpha, je suis une petite joueuse.

Techno-Art n'avait pas fait les choses à moitié. Un tapis rouge allant du bord du trottoir à l'entrée de la galerie flamboyait sous une lumière étincelante, pour ne pas dire aveuglante. On voit la même chaque année devant le Chinese Theater de Los Angeles à la remise des Oscars. À l'intérieur, c'était plein feu également. Pas besoin de faire le tour du quartier pendant trois heures pour trouver une place. Les organisateurs avaient embauché un voiturier. Grande classe : il vous ouvre la porte, vous tend la main pour vous aider à descendre sans que vous vous preniez une débarque au moment où le talon de votre escarpin se coince dans l'ourlet de votre robe, et que vous vous ridiculisez devant les fumeurs agglutinés à la devanture de la galerie. Le tout accompagné d'un « Bonsoir, Mademoiselle, soyez la bienvenue ». Puis il referme la portière. Franck, lui, n'aime pas les salamalecs. Il a fait ça tout seul, il lui a lancé ses clés de bagnole, a réajusté son costume et sa cravate, puis s'est engagé cérémonieusement sur le tapis en me prenant par le bras, alors que le pauvre gars nous souhaitait désespérément une bonne soirée.

C'était plein à craquer là-dedans. On se serait cru dans le métro de Tokyo à 7 h du mat. Et évidemment, non seulement tous les regards se braquèrent sur nous, mais notre entrée fut en plus saluée par une salve d'applaudissements. Moi qui aime la discrétion, c'était raté ! Et à quoi pense-t-on dans ces moments-là ? À sourire bêtement et à demeurer stable sur les quinze centimètres de talon qui séparent votre pied du plancher des vaches, pour ne pas se prendre le gadin de votre vie devant la soixantaine de personnes qui vous fixent comme

des chiens de chasse devant un lièvre.

C'est le galeriste et sa femme qui nous accueillirent. Lui, il me serra la main de manière très affable, alors que sa femme se jeta directement à mon cou.

— Oh, chère Léa, vous êtes très en beauté, me dit-elle sur un ton mielleux de circonstance.

« Tu m'étonnes ! » ai-je eu envie de lui répondre. Avec l'après-midi que je venais de passer, j'espère que je ressemblais à autre chose qu'à un sac poubelle oublié dans un caniveau.

— C'est très gentil à vous, Madame, lui répondis-je cordialement, histoire de ne pas laisser son compliment en suspens.

J'ai accompagné le tout d'un sourire délicat, mais aussi faux qu'un tableau de La Joconde dans une station-service.

— Mes amis m'appellent Svetlana, faites-en donc autant, ma chère.

Tu parles, qu'elle s'appelle Svetlana ! Quand Franck a commencé à travailler avec eux, j'avais demandé à Benoit, l'un des journalistes de la radio, de se rencarder sur le couple. En fait, elle s'appelle Gisèle Legras, et elle n'est pas plus née que moi dans un pays de l'Est, mais à deux-cents bornes d'ici. Ses parents élevaient des porcs. Mais évidemment, « Svetlana », ça fait plus exotique. Elle paraît vingt piges de moins que son mari, mais ils ont le même âge en réalité. À ce que j'ai su, avec ce qu'ils lui ont enlevé lors de son dernier lifting, ils auraient pu lui faire un cabas à provisions. Donc, ses grands airs de bourgeoise, elle pouvait se les cloquer dans le baba, la Gisèle Legras. Mais je faisais semblant, car il y allait de la carrière de mon homme. Pourtant j'avais tellement envie de lui éclater de rire au nez, à Gisèle !

— Je vous en prie, soyez à l'aise, me recommanda-t-elle avec son air le plus précieux. Au fond à droite, vous trouverez

de quoi vous restaurer. Nous avons installé le buffet dans la salle de réunion. Ne vous gênez pas.

À ce moment-là, j'ai eu envie de lui répondre que je pouvais faire aussi autre chose que de m'empiffrer goulûment de petits fours. Comme par exemple saluer des gens, serrer des mains et tenir des conversations d'adultes.

Je sentais les regards me dévisager, moitié curieux et moitié admiratifs, alors que je me frayais un passage au milieu des convives. Certains devaient me trouver chanceuse d'être la femme d'un peintre en voie de reconnaissance, et d'autres se demandaient probablement à quoi ressemblait notre vie de couple. Notamment si je tenais le coup face aux facéties et aux caprices légendaires de l'artiste ? J'avais envie de leur répondre qu'effectivement, et de manière peu romantique, il y a des moments où il me gonfle un peu, Picasso. Et que, quand il ne me parle pas pendant deux jours sous prétexte qu'il commence une nouvelle toile, j'aimerais bien lui mettre sa palette dans la figure pour le faire réagir. Mais la perfection n'existe pas, et il faut prendre les gens tels qu'ils sont, ou ne pas les prendre du tout. Moi, j'ai choisi. Je l'aime, même si ce n'est pas facile tous les jours.

Arrivée finalement devant le buffet, j'aperçois une grande bringue blonde de dos, en robe-fourreau rose fuchsia, affairée à régler son compte à un plat de tomates-cerises qui ne lui avait rien fait. De profil, j'avais cru, mais de face j'en étais certaine : c'était bien Betty, notre assistante-standardiste ! Celle-là même avec laquelle j'avais travaillé le matin durant mon émission.

Curiositas, curiositas, curiositas !

— Mais qu'est-ce que tu fais là, Betty ? lui demandais-je, un peu estomaquée.

Ma surprise devait inévitablement se lire sur mon visage, car elle me regarda avec un petit air supérieur que je ne lui

connaissais pas, elle l'éternelle adulescente.

— Ben, moi aussi je connais des gens. Y a pas que toi, Léa ! me répondit-elle avec son air bête et gamin.

Betty commence presque toutes ses phrases par « ben », ce qui a tendance à m'agacer. Sujet, verbe, complément, ce n'est pas assez pour elle ; il faut qu'elle rallonge le texte.

— Ça, c'est une surprise ! C'est drôle que tu ne m'aies rien dit ce matin. Pourtant j'ai parlé du vernissage pendant qu'on bossait.

— Ben, non. Je voulais te faire la surprise, et c'est assez réussi rien qu'à voir ta tête, poursuivit-elle.

Je rêve ou elle me snobe, la bimbo ?

— Mais qui t'a invitée ? enquêtais-je.

Aurions-nous des amis communs, elle et moi ? Non, ce n'est pas possible !

— Ben, ch't'l dirai pas. C'est mon petit secret, rien qu'à moi.

Pétasse !

Pas de doute, elle me snobait. Tout ça parce qu'au boulot que je me plains quand elle ne prend pas mes messages correctement et que je rate des interviews pour mes chroniques à cause d'elle.

Elle tourna les talons (très hauts et argentés), et ficha son camp dans la salle d'exposition. Ce que je fis également, après avoir exorcisé mon courroux grâce à quelques toasts aux rillettes de saumon, trois olives noires et un Kir-framboise.

La salle d'expo était bruyante et une foule d'inconnus me saluaient et me félicitaient comme si j'étais l'artiste, ou comme si j'avais évité une catastrophe nucléaire à l'échelle planétaire. Il y avait du beau linge : un député, le maire de la ville, son adjointe à la culture et même Victor Laflouse, le célèbre éditeur. Était-il ici parce qu'il voudrait faire un livre

de photographies des œuvres de Franck ? En tout cas, il me fit des manières, le baisemain, des courbettes, des sourires, des amabilités, des courtoisies, des civilités, des égards, des urbanités, et il me présenta même Eliott King, son jeune assistant avec qui il était venu.

Pendant ce temps-là, Franck se délectait de l'attention que tout le monde lui portait. C'était à celui qui arriverait le premier à lui dire « bonsoir » et à échanger deux ou trois banalités avec « Sa Majesté ». Je le voyais relever la tête, réajuster machinalement son col de chemise et regarder les gens du haut de sa grandeur, bien qu'il ne mesure qu'un 1 mètre 71. En plaisantant, il aime dire qu'il est le plus bel homme de cette ville, mais là, j'avais franchement le sentiment qu'il y croyait. Cela m'amusait de l'observer en catimini. Il a dû s'en rendre compte, car, à un moment, il me lança une œillade sombre dont lui seul a le secret, et qui signifiait très probablement en substance « arrête de me regarder comme ça, ça m'énerve. Si tu crois que je ne t'ai pas vue ? ».

Deux heures plus tard, les festivités étant terminées, et après de multiples remerciements et félicitations, nous étions dans la voiture. Francky affichait un air de contentement que je discernais à ce petit rictus qu'il fait avec la bouche quand il est fier de lui, même s'il ne décrochait pas un mot. Je n'aime pas le mutisme dont il est capable à certains moments, c'est angoissant. Aussi, je décidai de briser la glace en lui demandant s'il était content ? Son visage s'illumina alors, son sourire se fit plus franc et ses sourcils remontèrent, façon Roger Moore dans James Bond.

— Oui ! Ils m'ont adoré. Je n'ai eu que des félicitations. C'est génial. Je me sens enfin reconnu. Depuis le temps que j'attendais ce moment.

Je le sentais sur un petit nuage. Je connais cette

impression. Souvent, je ressens la même chose après une émission qui s'est bien déroulée, comme celle de ce matin, et que j'estime être réussie.

— Tu as vendu des toiles, ou bien obtenu quelques réservations ? tentai-je.

— Non, non. Pas encore. Mais ça va venir, répondit-il l'air enjoué. Edgard et Svetlana en sont sûrs, aucun problème. On va tout vendre comme des petits pains.

— Ça aurait été bien pourtant. Au moins pour quelques réservations. Vendre c'est quand même le plus important, au milieu de tout ça !

Je vis son visage s'assombrir. Il maintenait ses yeux en direction de la route, tout en me jetant un petit regard sur le côté.

— Tu veux dire quoi par-là ? Faut-il vraiment que tu joues les rabat-joie, un soir comme aujourd'hui ?

Oups, que n'avais-je pas dit là ! Le prince était contrarié. J'aurais mieux fait de me la fermer. J'ai préféré ne pas insister après ça, histoire de laisser redescendre la poussière plutôt que de me justifier et d'emberlificoter la situation. Mais le quart d'heure de voiture qui nous restait à faire jusqu'à la maison me parut aussi long et pesant qu'un film dramatique japonais. Trois minutes avant que nous arrivions, il me demanda tout de même :

— Ça va ? Comment te sens-tu ? Tu as sommeil ?

C'est tout lui, ça. Il se met en colère, mais au final il se préoccupe de mon bien-être. Toujours aux petits soins, malgré son caractère d'artiste.

— Tout va bien, mon chéri, le rassurai-je. J'ai adoré la soirée et je suis excitée comme une puce pour toi.

Puis, il ne dit plus rien jusqu'à notre arrivée à la maison.

Nous sommes descendus de la voiture en silence, tranquillement, puis il me proposa de prendre un dernier verre dans le salon, après que je me sois changée. Il avait employé un ton assez insistant pour me faire sa demande, et je savais que ça lui faisait plaisir. Il ne voulait pas que ce beau moment se termine ainsi, et je le comprenais. Pour être franche, moi aussi je voulais prolonger l'instant.

À mon retour, vêtue de mon jogging d'intérieur préféré (moche, mais tellement confortable), Franck me tendit une coupe remplie de Gin-Tonic, dosé comme je l'aime. Lui, il avait gardé son costume et sa cravate. Sans doute voulait-il demeurer dans ce qu'il pouvait considérer être son « habit de lumière » ? Il arborait le même visage grave et fermé que durant le trajet. Il m'invita à m'asseoir, ce que je fis. Il restait debout, son verre à la main, et tournait comme une mouche tsé-tsé devant moi en regardant ses pieds. Il avait allumé quelques lampes pour tamiser l'ambiance comme je l'aime. Il sait y faire, mon Francky ! Je savourais cette atmosphère romantique autant que mon Gin, et probablement encore plus le fauteuil en cuir moelleux dans lequel j'étais assise, après être restée debout sur mes talons pendant des heures. Je pris mon plus grand sourire pour le féliciter encore une fois pour cette soirée et le succès de ses peintures. Mais je n'eus pas le temps d'en placer une, car il me coupa :

— Voilà, me dit-il avec une voix pâteuse et ennuyée, si j'ai voulu qu'on prenne un dernier verre avant d'aller nous coucher, c'est parce que je crois qu'il faut qu'on parle.

— Bien sûr mon chéri, autant que tu veux.

— S'il te plaît, laisse-moi parler, c'est assez difficile comme ça.

Là, il m'inquiéta un peu. Son front laissait perler quelques gouttes de sueur, alors qu'il passait son index entre son cou et son col de chemise qu'il avait laissé boutonné.

— Cela fait six ans que nous sommes ensemble, et je cr...

— ... Bientôt sept, mon amour ! l'interrompis-je, heureuse et fière.

— Grrrrr, tu vas me laisser parler, oui ?

— Oh, bon ça va ! Ne t'énerve pas. Vas-y, continue !

— Donc, je disais que cela fait six ans, bientôt sept, que nous sommes ensemble, mais qu'à la longue je crois que je m'ennuie dans notre relation. Ce n'est pas ce que je veux. Ou du moins ce n'est plus ce que je veux. Cela fait plusieurs semaines que je réfléchis à ce que je suis en train de t'expliquer. J'ai vraiment l'impression que nous ne sommes plus au même niveau, dans cette relation... que nous n'aspirons plus aux mêmes choses. Moi je vois grand, alors que toi tu restes dans ta petite vie à faire tes malheureuses chroniques à la radio et une seule émission par semaine. J'ai besoin d'un aigle à mes côtés, pas d'un moineau. Vois-tu, c'est ton comportement qui m'a conduit à prendre cette décision, tu es trop timorée, trop « petite femme attentive ». Je n'en suis pas responsable. Ça te servira de leçon pour plus tard, avec un autre homme. Car je suis sûr qu'un jour, dans quelques années, tu pourras refaire ta vie avec un p'tit gars bien gentil. Mais je pense vraiment qu'il faut qu'on se sépare. Ce sera mieux, pour toi comme pour moi. Et, bien que nos routes se séparent ce soir, je garderai toujours en tête les quelques bons souvenirs que nous avons eus ensemble. Mais rassure-toi, je ne suis pas un monstre, je ne te mets pas à la porte. Je te laisse une petite huitaine de jours pour déménager !

2

— Non, mais quel furoncle, ce mec ! hurle Corinne en se prenant le visage à deux mains. Maintenant je peux bien te le dire, je n'ai jamais pu le blairer en peinture, le Barbouilleur. Avec son air hautain, sa suffisance, ses « moi, moi, moi, je suis le plus bel homme en ville, je suis le nouveau grand peintre de ce siècle, toutes les femmes et même les hommes se retournent sur mon passage ». Non, mais, pour qui se prend-il, cet abruti à la graisse de baleine ?

Corinne, c'est pour ainsi dire ma meilleure amie. Elle s'est toujours comportée en mère protectrice avec moi, et on dirait qu'elle continue. Cela fait près de dix ans qu'on se connaît et je ne l'ai jamais entendue dire des trucs pareils à propos de quelqu'un, ni avoir le visage écarlate à ce point-là. Elle est toujours dans la mesure et la maîtrise de ses émotions, ma cops ». Pour qu'elle en arrive à de telles extrémités, il faut vraiment qu'elle ait la hargne après Franck. Elle est dans le même état que moi, il y a trois ans, quand le taré qui lui servait de patron l'avait foutue à la porte parce qu'elle ne répondait pas à ses avances sexuelles. Des mecs comme ça, je leur mettrais du bromure dans chacun de leurs cafés, ça les calmerait pour de bon. Quand le robinet ne fonctionne pas, tu n'as pas envie d'arroser le jardin ! Du coup, vu ses compétences, j'ai réussi à la faire rentrer à Kool FM comme responsable de la communication, de la promotion et des partenariats.

— Mais après, tu as fait quoi ? s'inquiète-t-elle.

Infos Légales

Couverture et 4ème de couverture, réalisées par
© Les Éditions Rhéartis

© Édité par Les Éditions Rhéartis

ISBN papier : **978-2-7146-0471-2**
ISBN numérique : **978-2-7146-0472-9**

Copyright © Éditions Rhéartis
Septembre 2024
Dépôt légal – Septembre 2024

Léa Beaulieu, trente-huit ans, animatrice de la célèbre radio Kool.FM, en couple avec Franck depuis sept ans, a tout pour être heureuse. Jusqu'au jour où son chéri rompt avec elle, ne lui laissant qu'une semaine pour quitter la maison.

Léa est atterrée et va devoir faire son deuil, se reconstruire, animer plus d'émissions pour avoir de quoi payer son loyer et subvenir à ses besoins, et éloigner les personnes néfastes de son entourage.

Heureusement, pour l'aider elle pourra compter sur les copains, tous plus truculents les uns que les autres. Corinne, sa meilleure amie ; Hugo, le voyant sans filtres et gouailleur de la station ; ou Gaspard, le gentil technicien bienveillant.

«Y manquait plus que ça !» est une comédie rocambolesque et intelligente qui fait du bien, dans laquelle on rit à chaque instant, aux dialogues ciselés et au rythme rapide. Grâce à ce roman, le lecteur découvre que chacun peut se dépasser, et surtout, que la vengeance est un plat qui peut aussi se manger chaud... très chaud.



ISBN : 978-2-7146-0471-2



9 782714 604712

Editions Rhéartis

Prix public : 21 €